

SPECTACLES

Mark où l'allégresse

*La Monnaie a
de nouveau
une grande
compagnie de
danse.*

O n l'attendait non pas au tournant, mais à son entrée en piste. La Belgique, dès qu'il s'agit d'innover, a la sensibilité chatouilleuse. D'un côté, les partisans de Béjart-l'expulsé ne pouvaient imaginer que quiconque puisse remplacer le Maître. De l'autre, les jeunes danseurs syndiqués, après un premier mouvement d'adhésion vers la nouveauté, rejetaient l'étranger qui avait l'audace de n'accueillir en sa troupe qu'une Belge.

Cela dit, nous avons pu juger sur pièce. Mark Morris vient de nous montrer sa première chorégraphie pour le Monnaie Dance Group : « L'Allegro, il Penseroso ed il Moderato » (*), oratorio-ode pastorale de Haendel sur des poèmes de Milton. On mentirait en disant que cette création a provoqué en nous le même choc cosmique que la première représentation du « Sacre du printemps » de Béjart. Comparaison aussi imposée que ridicule : la chorégraphie-phare de ce dernier venait en un temps qui appelait une révolution radicale

sans même en concevoir les prémisses : nous nous imaginons être, aujourd'hui, dans le futur alors que, déjà, s'en installe la lassitude. Sans bouleverser de fond en comble nos actuelles croyances esthétiques, « L'Allegro... » s'impose sans lutte, à l'évidence, comme un monumental instant de grâce.

On ne résiste pas au bonheur. Celui de « L'Allegro... » est total, submergeant, euphorique. Pour une fois, depuis de longues années, voici qu'on ne sent pas le système, que la référence proche n'a plus cours. L'effet dyonisiaque d'une œuvre n'est atteint que dans une plénitude à la fois, d'étonnantes sensations ingénues et de certitudes, on dirait, génétiques. Il fallait que Morris nous vienne de son lointain Seattle washingtonien pour nous révéler une danse qui, dans une apparente simplicité quasiment paysanne, est le fruit mûr, succulent, généreux de toutes les richesses accumulées d'une culture occidentale authentique. Sa chorégraphie est fille de Virgile et de Dante, de Chaucer et de Marivaux, des abeilles de Grèce et du miel d'Italie, du sage analphabétisme des druides autant que de la mathématique heureuse de Mallarmé.

Images. Il ne faudrait pas qu'elles abusent. L'art de Morris est aussi exempt de symbolisme que du moindre discours pédant. Certes, on vous recommande de venir tôt à la Monnaie pour avoir le temps de lire, dans le programme, les poèmes de Milton. Non pour « comprendre » une chorégraphie qui s'en inspire sans la paraphraser, mais pour jouir pleinement du tout qu'il forme avec la musique de Haendel (elle-même présente, en action, sous la direction de Craig Smith). Et, à celle-ci, Morris est plus que fidèle : elle guide mélodiquement chaque pas autant que l'orchestration modèle les mouvements d'ensemble dans les très purs décors d'Adrianne Lobel éclairés comme au soleil par James F. Ingalls.

Jean Collette■

(*) La Monnaie, 8, 11, 14, 17, 20 déc.

KLAUS LEFEBVRE



« On ne résiste
pas au bonheur. »

Frank, célèbre jongleur d'assiettes, et Robert, son demi-frère, qui fut comédien des grands théâtres nationaux, sont aujourd'hui retraités. Depuis que la femme du premier est morte... en léguant au second sa maison de campagne, ils se retrouvent, chaque mardi et chaque jeudi, alternativement chez l'un et chez l'autre. Pour se souvenir ensemble ; pour reprendre inlassablement la même querelle sur la prééminence de leur art respectif ; pour se déchirer aussi. Situations et caractères. Au point que, à leur première apparition, les ressassements, les aphérèses du dialogue — affaire de style, chez un Beckett, ou de

THÉÂTRE Sensible Bernhard

diction intérieure — irritent un peu, ici, dans la bouche des personnages psychologiques de Thomas Bernhard.

Mais Henri Ronse, qui l'a créé pour la première fois en langue française, connaît exactement la musique du grand auteur autrichien. Et sa mise en scène de « Les Apparences sont trompeuses » suit dans ses moindres nuances la construction d'une pièce où action et langue sont solidaires d'une sorte d'identique déperdition d'énergie. De l'énerverment d'une pensée virevoltant comme une balle de squash

jusqu'au renoncement « pensif » qui fait se terminer la pièce dans une sorte de grande paix où rien, aucune peine, aucune haine, aucun amour n'est effacé, mais où le reste de vie bruisse en repos.

On comprend alors qu'au-delà du sarcasme d'un auteur en apparence de plus en plus irrité, il y a place pour une grande tendresse compréhensive. Frank et Robert ne sont pas vraiment des « frères ennemis ». S'ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre, ce n'est pas seulement pour aiguïser de vieilles haines (cela, c'est

l'apparence « technique » de ce qui est aussi une comédie), mais pour se réchauffer à la cendre tiède d'une complicité éternelle. Deux très grands comédiens, Georges Bossair et René Hainaux, rendent parfaitement ce mouvement dramatique qu'on vient d'évoquer et celui de l'âme que l'on devine sous la pudeur d'un style agressif. Mais leur jeu vrai, tout comme le splendide décor « réel » de Camille De Taeye — scénographie de peintre —, effrite en même temps (et transcende) le naturalisme par son exactitude même.

J.C.■

(*) Nouveau Théâtre de Belgique (Viaduc), jusqu'au 11 déc.